

***La tentation de dire* de Madeleine Ouellette-Michalska**

André Renaud

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1985). Compte rendu de [*La tentation de dire* de Madeleine Ouellette-Michalska]. *Lettres québécoises*, (39), 66–67.

Dans ce deuxième volume, cette confrontation prend la forme d'une interrogation de la rencontre entre la signature et le spectacle. Lemelin commence, dans une première section, à reposer le rapport entre l'art et l'économie, considérés habituellement comme «les pratiques les plus éloignées, l'art s'accaparant ladite signification et l'économie, ladite réalité» (p. 13). Dans son optique, la disjonction de l'art et de l'économie est imposée par l'évolution historique de théories esthétiques fondées sur un «fétichisme de l'essence comme sens» (p. 18), sur «l'affirmation jusqu'au bout d'une essence esthétique de l'art» (p. 33). Théories esthétiques qui prennent «la valeur généalogique, économique, symbolique d'échange pour une valeur génétique, archéologique, ontologique d'usage, une valeur sociale d'usure pour une valeur naturelle d'usage» (p. 19). Il en résulte une aliénation artistique dont le kitch serait la contestation la plus efficace: «le kitch est le seul art d'avant-garde, le seul art qui est à la fois art d'avant-garde et art de masse; ce qui est inacceptable pour ladite avant-garde artistique ou politique [...] une avant-garde esthétique la politise, et l'autre politise

l'art; les deux n'ont pas compris que l'art et la politique ont déjà été réunis par l'économie du kitch» (p. 41).

Cette question de l'aliénation artistique sert de point de départ à la deuxième section du livre où Lemelin revient en plus grand détail, pour le contester, sur le rôle des grammaires dans la réification de l'art. Mise en cause d'abord des théories formalistes de la littérarité, de l'équivalence de Jakobson entre la fonction poétique et le langage poétique. Questionnement ensuite du «mode d'établissement du tragique» (p. 82) comme fondement de la théâtralité et, à certains égards, de l'art cinématographique.

Dans les deux dernières sections du livre, Lemelin passe des grammaires du spectacle et de leur mise en dissolution aux spectacles de la signature. Dans la troisième section, sa réflexion se déplace des théories poétiques aux théories du sujet, du désir, des rapports entre sujet et objets de valeur, du rôle de l'argent. La dernière section resitue la communication entre sujets dans le contexte d'une «structure polémique, c'est-à-dire à la fois contractuelle et conflictuelle» (p. CLIX. [sic]) et aboutit à des obser-

vations plus générales sur le «totalitarisme de la société du spectacle» (p. 174).

Nous ne présentons ici, au risque d'ailleurs de la déformer, qu'un bref aperçu de la pensée de Lemelin. Pensée riche mais touffue, souvent difficile à suivre. Plus serrée, en tout cas, dans les deux premières sections du livre que par la suite alors que l'envergure des généralisations prime souvent sur leur cohérence. C'est un texte qui se prête à la controverse, qui revendique même ce rôle mais dont le jeu verbal n'évacue pas le sérieux. Le lecteur regrettera une tendance fâcheuse à la phrase axiomatique (que faire en effet de: «La guerre est le potlatch de l'argent» (p. 146)?) dont l'effet est de briser justement l'ouverture au dialogue qui informe le livre dans son ensemble. Mais il y trouvera, en revanche, outre des bibliographies utiles, une tentative très méritoire de réarticuler les débats actuels sur le littéraire, l'esthétique et la poétique, en rapport avec l'économique, le politique et le social. □

* Jean-Marc Lemelin, *La signature du spectacle*, Éditions punctuation Ltée, Montréal, 1984.

JOURNAL

par André Renaud

La tentation de dire

de Madeleine Ouellette-Michalska

On lira toujours Madeleine Ouellette-Michalska avec plaisir. Pour la limpidité de sa langue d'abord. Et qui dit limpidité de la langue dit limpidité de l'esprit. C'est beaucoup dire en début d'article.

Le livre qu'on nous propose ici est, comme plusieurs autres avant lui, la version imprimée et publiée de ces journaux intimes commandés par Jean-Guy Pilon pour la radio de Radio-Canada. Celui-ci se présente en une suite de cinq cahiers constituant un ensemble plus ou moins serré qui trouverait peut-être son unité

sous le signe du voyage et de l'identification québécoise.

L'auteure nous entraîne avec elle dans les nombreux voyages qu'elle a faits depuis cinq ou six ans et qui lui ont permis de voir ou de revoir certains coins de France, de visiter plusieurs États des États-Unis, de passer souvent de Montréal à Québec, ou de Montréal à Ottawa.

Cette itinérance physique et géographique confère au journal intime, qui est lui-même un voyage à l'intérieur de soi, une puissance particulière: en mouve-

ment sur les continents, l'auteure découvre de nouveaux horizons, de nouvelles gens; se présentent à elle des valeurs différentes, des aspirations singulières. Et cela l'oblige, chaque fois, à se replier sur elle et à revoir ses propres valeurs, à rentrer dans son logis pour en réexaminer les angles et les contours. Qui voyage compare et qui compare revient à lui-même, comme devant un miroir.

Du miroir au narcissisme, du narcissisme au journal intime, il n'y a qu'un pas. Que Madeleine Ouellette-Michalska

franchit avec une espèce de candeur avouée et lucide, sur laquelle elle reviendra à plusieurs reprises dans le cours de ses pages, non pas tellement pour s'excuser d'avoir à parler d'elle-même que pour réfléchir sur le métier de l'écrivain.

Présenté comme un recueil de souvenirs intimes, le livre se transforme rapidement en souvenirs de voyages puis en essai sur la condition québécoise des années post-référendaires.

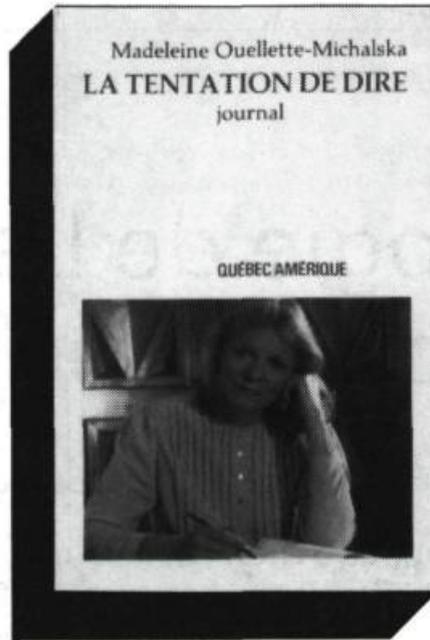
Pour l'auteure, le référendum québécois est une sombre erreur collective et elle n'hésite pas un seul instant à parler de « lâcheté », dans un jugement qui paraît aussi courageux que pathétique, hélas ! On souhaiterait qu'elle se soit arrêtée beaucoup plus longuement sur la question et qu'elle ait pris le temps, même à l'antenne de Radio-Canada, d'étayer son opinion sur plusieurs pages. Elle passe sur la question comme un éclair, choisissant de revenir au voyage comme au thème central de son récit radiophonique. Revenons-y nous aussi.

D'abord dans le temps, Mme Michalska retrouve l'image bien-aimée de sa grand-mère qui, elle aussi, avait coutume de rédiger, en des cahiers intimes et secrets, ses pensées profondes et les anecdotes qui avaient marqué son quotidien. Entre cette femme qui écrivait pour elle seule et la petite-fille d'aujourd'hui, il y a un intervalle essentiel dans l'histoire de ce pays, dans l'histoire des femmes de ce pays, et cet intervalle est celui qui mène du silence à la parole, de la soumission à l'interrogation, de l'hésitation à l'affirmation, de la pénombre à la place publique.

Le plus bel éloge que l'écrivaine d'aujourd'hui peut avoir fait à son aïeule, c'est bien d'avoir pris, comme elle, la plume, et comme elle, d'avoir voulu chercher à comprendre en sollicitant le mot et en succombant, pour ainsi dire, à « la tentation de dire ».

On s'attriste à la pensée que des iconoclastes jansénistes sont venus détruire les patients manuscrits de la vieille dame pour y substituer un récit expurgé et on se plaît à croire que l'oeuvre de la petite-fille se présente, entre autres, comme une vengeance.

Cette espèce de libération dans le temps, l'auteure l'accomplit également dans l'espace, dans le double espace qui est le nôtre. Sur le premier écran, l'on



retrouve, étrangement, une autre image ancestrale, alors que sur le deuxième, on est confronté à l'image de la modernité.

L'image ancestrale, bien entendu, c'est la France où l'auteure fait un voyage-pèlerinage. Tous les Québécois font un jour leur voyage aux sources. Dans la mère-patrie, ils retrouvent les aïeux, les vieux villages d'antan, la gastronomie, les vieilles chansons qui se sont à peine modifiées. Il y a là quelque chose de romantique et de pieux à la fois; il y a là surtout quelque chose de fondamental, une nécessité vitale: ce retour aux sources constitue du même coup un affranchissement.

Dans le train qui l'amène à Saint-Malo (À Saint Malo, beau port de mer), l'auteure fait la rencontre importune d'un Français médiocre et « macho » qui l'invite à sa chambre dans l'intention bien évidente d'une fête nocturne. Personnage fugitif et insignifiant qui est tout à fait étranger au souvenir tendre que l'on peut avoir conservé de l'ancêtre simple et rustique qui a quitté la douce France pour s'en venir dans ces espaces infinis et rigoureux former un nouveau pays.

L'aventure américaine présente un tout autre intérêt en ce que les États-Unis s'ouvrent sur l'avenir et sur un avenir avec lequel les Québécois auraient plus d'affinités qu'ils ne le savent encore.

Comme si la France était notre passé et les États-Unis, notre avenir. Surtout les États-Unis de San Francisco, cette

extraordinaire ville qui, sans doute, n'est pas plus américaine que New York.

Il y a un certain danger à couper de façon aussi catégorique dans une matière aussi délicate. Il faut bien reconnaître la fascination que peuvent exercer les États-Unis sur les Québécois et San Francisco sur les intellectuels québécois qui sont carrément tournés vers la modernité. Déjà, en 1967, l'année de l'Expo et du centenaire de la Confédération, Jacques Godbout évoquait cette question de notre américanité, dans son roman *Salut Gallarneau*. Depuis lors, je crois bien que l'unanimité est faite là-dessus, quant au fond du problème.

Il nous reste à régler la question du dosage, qui est la plus délicate des deux. Nos rapports avec la France vont-ils désormais se réduire à certaines manifestations plus ou moins symboliques ou plus ou moins folkloriques? Une délégation permanente à Paris, les voyages annuels des premiers ministres, quelques échanges industriels suffiront-ils à conserver haut le flambeau de l'amitié franco-québécoise?

Quant aux voyages qu'elle effectue l'auteure vers l'Ouest du Canada, à Ottawa où elle est l'invitée de l'Université du même nom et à Vancouver où elle assiste à une conférence féminine, ils se font sous le signe d'une indifférence teintée de mépris. Là-bas Madeleine Ouellette-Michalska se sent en pays étranger et qui a voyagé dans l'Ouest du pays n'est pas sans partager son avis. Mais lorsque l'Université d'Ottawa l'a invitée, pourquoi n'est-elle pas venue habiter à Hull?

Tout dans ce livre, depuis le titre lui-même, évoque le thème du commencement. Le voyage est commencement; l'écriture aussi, parce que chaque jour elle doit se renouveler et que chaque fois que l'écrivain se penche sur son manuscrit, il hésite, comme pour marquer malgré lui sa peur de n'être pas à la hauteur des exigences de son métier. Cette sorte d'anxiété bienheureuse que l'on ressent lorsque l'avion va décoller.

Il me semble que c'est ainsi qu'écrit cette femme: avec une appréhension qui se transforme rapidement en source d'énergie et qui fait que dans son livre, le verbe éclate, nerveux et rieur. □

Madeleine Ouellette-Michalska, *La tentation de dire*, Montréal, Québec Amérique, 1985, 172 p.